



HAL
open science

Sous le soleil de la Bekaa : Héliopolis du Liban et ses sanctuaires

Julien Aliquot

► **To cite this version:**

Julien Aliquot. Sous le soleil de la Bekaa : Héliopolis du Liban et ses sanctuaires. Emmanuelle Brugerolles; Corisande Evesque. Baalbek, le grand voyage au Liban, 55, Beaux-Arts de Paris, pp.5-24, 2022, Carnets d'études, 978-2-84056-859-9. halshs-03835745

HAL Id: halshs-03835745

<https://shs.hal.science/halshs-03835745>

Submitted on 25 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License



CARNETS D'ÉTUDES

55

BAALBEK

LE GRAND VOYAGE AU LIBAN

Cabinet des dessins Jean Bonna – Beaux-Arts de Paris
Commissariat Emmanuelle Brugerolles et Corisande Evesque

Exposition 17 octobre 2022 - 15 janvier 2023

Beaux-Arts de Paris éditions
Ministère de la Culture

Sous le soleil de la Bekaa : Héliopolis du Liban et ses sanctuaires



[III. 1] La plaine de la Bekaa aux environs de Baalbek



[III. 2] La Qalaa de Baalbek : vue depuis le site du sanctuaire de Mercure sur la colline de Cheikh Abdallah

La ville moderne de Baalbek, qui s'est développée à l'emplacement de la cité antique d'Héliopolis du Liban, est établie à 1 150 mètres d'altitude dans la partie septentrionale de la haute plaine de la Bekaa [III. 1], non loin de la ligne de partage des eaux entre les bassins de l'Oronte et du Litani. Elle bénéficie d'une situation privilégiée au pied des montagnes de l'Anti-Liban. Les sources pérennes abondantes auxquelles elle devrait son nom sémitique jaillissent dans ses parages avant de rejoindre le cours supérieur de l'Oronte¹. Elles irriguent une oasis dont la mise en valeur a favorisé l'installation de communautés humaines depuis le VIII^e millénaire avant Jésus-Christ. L'occupation continue du site aux époques historiques a engendré la formation d'un petit tell archéologique qui a accueilli l'un des sanctuaires les plus imposants de l'Antiquité². Au Moyen Âge, la transformation de ce complexe architectural en bastion lui a valu d'être désigné en arabe comme la citadelle de Baalbek (*qal'at Ba'labakk*). Bien plus qu'à son agglomération ancienne, plutôt modeste, c'est au spectaculaire ensemble de la Qalaa [III. 2], à ses temples majestueux et au culte de sa triade divine qu'Héliopolis doit d'avoir rayonné d'une gloire universelle dans le monde romain³.

Des dynastes à Baalbek

Au terme des luttes entre les Diadoques, successeurs d'Alexandre le Grand (336-323 av. J.-C.), la Bekaa, comme toute la région de la Phénicie antique correspondant au territoire de l'actuelle République libanaise, a constitué une marche frontière du royaume des Lagides au III^e siècle av. J.-C. Le nom d'Héliopolis, que les Grecs avaient déjà donné à la grandiose capitale du treizième nome de Basse-Égypte dans le delta du Nil, a vraisemblablement été attribué au site de Baalbek sous la domination des rois d'Alexandrie. Cette appellation pourrait témoigner de l'attention particulière des souverains grecs de l'Égypte pour une bourgade associée à un sanctuaire déjà réputé dont le culte aurait eu un caractère solaire⁴. Dès l'Antiquité, elle a entretenu le mythe de l'origine pharaonique des cultes héliopolitains⁵. Son usage a continué à s'imposer même

1. Le nom de Baalbek n'est attesté pour la première fois qu'en 411 apr. J.-C., dans la version syriaque de la *Théophanie* (2, 14) d'Eusèbe de Césarée. Évocateur du culte de Baal, il serait tiré d'une expression théonymique assimilant ce grand dieu topique au Seigneur de la Source, d'après J.T. Milik, 1967, p. 595, et S. Wild, 1973, p. 219-223.

2. Sur le tell de Baalbek, sa première occupation au Néolithique précéramique B récent (7300-6800 av. J.-C.) et son histoire aux âges du Bronze et du Fer : M. Sader, M. Van Ess, 1998 ; M. Van Ess, 2008, p. 99-149 ; M. Van Ess, 2014 ; D. Lohmann, 2017, p. 139-143.

3. Histoire d'Héliopolis du Liban aux époques hellénistique, romaine et byzantine : E. Honigmann, 1924 ; H. Seyrig, 1954 ; J.-P. Rey-Coquais, 1967 (= *IGLS*, 6) ; Z. Sawaya, 2009 ; J. Aliquot, 2009, 2010, 2019 et 2022.

4. H. Seyrig, 1954, p. 88-89.

5. *De Dea Syria*, 5 ; Macrobie, *Saturnales*, 1, 23, 10-12. Voir *IGLS*, 6, 2731 (dédicace grecque d'époque romaine au très grand Zeus héliopolitain, dieu égyptien).

après que les Séleucides ont récupéré la Bekaa avec l'ensemble des territoires syriens des Lagides à l'issue de la cinquième guerre de Syrie (202-195 av. J.-C.). L'histoire d'Héliopolis à l'époque hellénistique demeure obscure. Des désordres ont dû survenir dans la Bekaa comme ailleurs au Proche-Orient à partir de la seconde moitié du II^e siècle av. J.-C., quand l'autorité des Séleucides a commencé à se déliter sous l'effet conjugué de la crise interne de leur dynastie, de l'affirmation d'autonomismes au sein de leur royaume et de l'accroissement des pressions extérieures. Sur la côte méditerranéenne, les cités phéniciennes ont profité de l'occasion pour prendre leur indépendance. Au Liban, un peuple dont on n'avait jamais entendu parler s'est emparé du pouvoir : le peuple des Ituréens⁶. Peut-être apparentés aux Arabes qui avaient harcelé les Grecs sur leurs arrières lors du siège de Tyr par Alexandre le Grand (332 av. J.-C.), ces derniers sont identifiés dans les sources grecques et latines à un peuple de brigands arabes. Lorsque Pompée a annexé la Syrie à l'empire de Rome en 64-63 av. J.-C., ils occupaient la montagne libanaise et la Bekaa, où Ptolémaïos fils de Mennaïos, tétrarque et grand-prêtre de Chalcis du Liban, s'était taillé une principauté qui englobait le site d'Héliopolis. Le géographe grec Strabon décrit le climat qui prévalait alors dans l'arrière-pays phénicien⁷ :

« Non loin de là [au sud d'Apamée, Aréthuse et Émèse] se trouvent Héliopolis et Chalcis, qui est aux mains de Ptolémaïos fils de Mennaïos, tout comme le Massyas [la Bekaa] et la montagne des Ituréens. [...] La totalité des contrées montagneuses est aux mains d'Ituréens et d'Arabes, tous malfaisants, tandis que dans les plaines se trouvent des paysans qui, lorsqu'ils sont maltraités par ceux-ci, ont besoin tantôt d'une protection, tantôt d'une autre. Ils se servent de repaires fortifiés : ainsi, ceux qui occupent le Liban possèdent, sur les hauteurs dans la montagne, Sinna et Borrama et d'autres fortins du même genre, et en contrebas Botrys, Gigartos, les cavernes près de la mer et le fort installé sur le Théouprosôpon [cap de Chekka], tous ces repaires que Pompée détruisit et d'où ils partaient pour faire des incursions contre Byblos et sa voisine Bérytos [Beyrouth], qui sont situées entre Sidon et le Théouprosôpon. »

Les Mennaïdes de Chalcis du Liban étaient à la tête d'une principauté sacerdotale comparable aux États dirigés par de nombreux dynastes de l'Anatolie perse et hellénistique, par les grands-prêtres de Hiéropolis de Syrie au temps d'Alexandre le Grand ou encore par les Hasmonéens de Judée, souverains du peuple juif et grands-prêtres du temple de Jérusalem. Les représentants connus de leur dynastie sont Ptolémaïos fils de Mennaïos (v. 85-40 av. J.-C.), son fils Lysanias (40-36 av. J.-C.) et Zénodôros (v. 31-25 av. J.-C.). Tous trois ont farouchement manifesté leur indépendance et leur hellénisme à travers la frappe de monnaies portant leurs noms, leurs titres de tétrarque et de grand-prêtre, leurs portraits et les images de leurs dieux à la mode grecque (Zeus, Artémis, Hermès, Athéna, les Dioscures), sans pour autant renier leurs traditions [ill. 3]⁸. Leur autorité

6. J. Aliquot, 1999-2003 ; J. Aliquot, 2009, p. 28-37 ; J. Aliquot, 2022.

7. Strabon, *Géographie*, 16, 2, 10 et 18.

8. J. Aliquot, 2009, p. 183-185 ; A. Kropp, 2009. Les types monétaires d'Athéna et des Dioscures en armes rappellent la vénération toute particulière des Arabes de la Syrie antique pour les dieux en habit militaire. Voir H. Seyrig, 1970a.



[ill. 3] Bronze frappé au nom de Ptolémaïos, tétrarque et grand-prêtre de Chalcis du Liban, avec l'image de Zeus au droit et l'aigle au revers, Paris, Bibliothèque nationale de France

religieuse s'étendait certainement sur le sanctuaire d'Héliopolis⁹. C'est encore à Baalbek que l'on trouve le tombeau d'un descendant de leur famille sous l'Empire romain¹⁰.

Rome, par choix ou par nécessité, a préféré s'appuyer dans un premier temps sur les Mennaïdes de Chalcis, ainsi que sur leurs parents et rivaux, dont certains continueront de contrôler des territoires au Liban jusqu'au milieu du I^{er} siècle apr. J.-C. D'autres souverains (la reine lagide Cléopâtre, Hérode le Grand et ses héritiers, etc.) ont remplacé tous ces dynastes par étapes. L'insécurité n'en est pas moins restée chronique dans la région pendant plusieurs décennies, d'autant que les guerres civiles de la fin de la République romaine ont elles aussi suscité des troubles au Proche-Orient.

Bérytos et Héliopolis sous la paix romaine

Le 2 septembre 31 av. J.-C., la victoire d'Octave sur Marc Antoine et Cléopâtre à Actium ouvre la voie au retour de la paix et à la fondation à Beyrouth de la première colonie romaine de la province de Syrie, la *colonia Iulia Augusta Felix Berytus*¹¹. La décision du futur Auguste ne saurait être une faveur accordée aux Phéniciens de Bérytos. Même s'ils ont pu bénéficier de dédommagements, ces derniers ont vu leur cité désintégrée en tant qu'entité politique. Assimilés à des étrangers de l'intérieur avec le statut de simples résidents (*incolae*), ils ont été également contraints d'accueillir sur le sol de leur patrie des colons (*coloni*) choisis parmi les vétérans de deux légions, la V^e Macedonica et la VIII^e Gallica, et inscrits dans la tribu Fabia. Pour le fondateur de l'Empire, il s'agissait à la fois de porter un coup d'arrêt au brigandage et de distribuer des lots de terre aux fidèles artisans de la victoire d'Actium. La deuxième partie de ce programme a été réalisée plus vite que la première. En l'an 15 av. J.-C., M. Vipsanius Agrippa,

9. H. Seyrig, 1954, p. 89-92. La seule inscription grecque d'époque hellénistique découverte à Baalbek pourrait dater de la période de domination des Mennaïdes sur Héliopolis, d'après la forme de ses lettres. Désespérément lacunaire, elle semble reproduire un document officiel relatif au sanctuaire local de Zeus. Voir *IGLS*, 6, 2990.

10. *IGLS*, 6, 2851 ; H. Seyrig, 1970b. Voir J. Aliquot, 1999-2003, p. 254-257.

11. R. Mouterde, 1964 ; J. Lauffray, 1978 ; L.J. Hall, 2004.

le gendre et l'ami d'Auguste, s'est rendu dans la Bekaa pour organiser l'extension du territoire de la colonie autour du sanctuaire d'Héliopolis [ill. 4]. Strabon relate cet événement qui, selon lui, a contribué à restaurer le prestige de Bérytos, détruite un siècle et demi plus tôt par un usurpateur du pouvoir séleucide¹² :

« Ensuite vient le fleuve Lykos, puis Bérytos. Celle-ci, démolie par Tryphôn, a été relevée de nos jours par les Romains après avoir accueilli deux légions qu'Agrippa a installées ici en lui attribuant la plus grande part du Massyas jusqu'aux sources de l'Oronte, qui sont proches du Liban, de Paradeisos et du mur égyptien, au-delà du territoire d'Apamée. »

Le nouvel ordre romain a tardé à s'imposer dans la Bekaa. Comme le montre la fameuse inscription latine de Beyrouth qui a été retrouvée à Venise au XVII^e siècle et qui évoque la prise du *castellum* des Ituréens vers l'an 6 apr. J.-C. par le préfet Q. Aemilius Secundus¹³, il a fallu attendre une vingtaine d'années après la fondation de la colonie pour que certains territoires des Mennaïdes reviennent aux cités de la région. D'autres possessions des anciens princes alliés de Rome, d'abord confiées aux héritiers d'Hérode le Grand, ont ensuite été annexées au I^{er} siècle apr. J.-C. au vaste domaine forestier dont l'empereur s'est réservé la propriété et dont de nombreuses marques rupestres au nom d'Hadrien (117-138) sont venues délimiter les contours¹⁴. Dans le même temps, les Ituréens ont cessé de faire parler d'eux, si ce n'est en tant que soldats des troupes auxiliaires de l'armée romaine. La bourgade des Héliopolitains (*Heliopolitani*¹⁵), débarrassée de la tutelle des Mennaïdes, a probablement constitué un *vicus* rural de Bérytos, c'est-à-dire une agglomération secondaire qui dépendait du chef-lieu urbain de la colonie [ill. 5]. L'épigraphie régionale confirme la présence de magistrats bérytiens à Baalbek et dans la Bekaa au I^{er} et au II^e siècle apr. J.-C.¹⁶.

Sous la paix romaine, Bérytos est devenue une petite Rome en Phénicie, en même temps qu'un foyer de latinité dans un environnement culturel grec et araméen, à une époque où le phénicien était en train de disparaître en tant que langue écrite. Dotée d'une constitution qui en faisait l'image en miniature de la *res publica*, elle a reçu le très convoité droit italique (*ius Italicum*), qui lui a permis d'être exemptée de l'impôt foncier (*tributum soli*), tandis que les citoyens romains qui résidaient sur son territoire étaient dispensés de la capitation (*tributum capitis*). Aimée des empereurs, la colonie s'est dotée d'une parure monumentale digne des plus prestigieuses cités d'Orient. Son essor urbanistique sans précédent est aussi manifeste à Beyrouth qu'à Baalbek [ill. 6]. Il résulte en partie des initiatives aussi spontanées qu'intéressées de bienfaiteurs princiers qui ont choisi d'afficher leur philhellénisme et leur loyauté envers les empereurs dans ces vitrines orientales de la romanité. Le roi Hérode le Grand (41-4 av. J.-C.), son petit-fils Agrippa I^{er} (37-44 apr. J.-C.) et son arrière-petit-fils Agrippa II (v. 48-100 apr. J.-C.) furent sans conteste les mécènes les plus généreux de la *colonia*

12. Strabon, *Géographie*, 16, 2, 19.

13. *CIL*, 3, 6687.

14. J.-F. Breton, 1980.

15. *IGLS*, 6, 2714 (dédicace latine adressée à Jupiter pour le salut d'Hadrien conformément à un légionnaire d'origine héliopolitaine), 2763-2764 (dédicaces latines des Héliopolitains à Marc Aurèle et à sa fille Sabine).

16. Par exemple *IGLS*, 6, 2787, 2791, 2793, 2794. Voir J. Aliquot, 2019, p. 148-150.



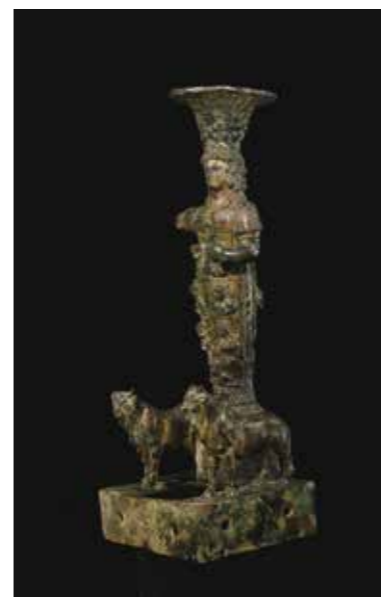
[ill. 4] Le territoire de la colonie romaine de Bérytos sous le Haut-Empire romain



[ill. 5] Base de statue portant la dédicace des Héliopolitains à l'empereur Marc Aurèle, cour du grand sanctuaire de Baalbek



[ill. 6] Le grand sanctuaire d'Héliopolis : podium et soubassement colossal du temple de Jupiter



[ill. 7] Idole en bronze du Jupiter héliopolitain, découverte au Liban au début du xx^e siècle, Paris, musée du Louvre

entre l'époque de sa fondation et la fin du I^{er} siècle apr. J.-C.¹⁷. L'ampleur de leurs donations justifie qu'ils aient été honorés en tant que patrons de Bérytos aux côtés des dynastes d'Émèse dans le grand sanctuaire d'Héliopolis, où tous avaient rivalisé de générosité¹⁸.

La triade héliopolitaine

Les citoyens romains de Bérytos, non contents de coloniser la Bekaa, ont restructuré le panthéon d'Héliopolis afin de l'intégrer officiellement dans les institutions de leur patrie. En adaptant les cultes des Mennaïdes et des communautés rurales de la Bekaa, ils ont réalisé la synthèse des traditions religieuses régionales, auxquelles ils ont conféré un caractère civique. Leur apport est évident dans le cas de la triade héliopolitaine, composée de Jupiter, Vénus et Mercure¹⁹. Le modèle, inédit en Phénicie, s'inspirait de l'organisation de la triade romaine du Capitole. Comme à Rome, le nouveau groupe divin était strictement hiérarchisé et dominé par la figure tutélaire de Jupiter. Le grand dieu de Baalbek était couramment désigné au moyen du sigle latin *IOMH* (*Iuppiter Optimus Maximus Heliopolitanus*) ou appelé Zeus dans les textes grecs. Il était reconnaissable entre tous grâce à l'image stéréotypée de son idole [ill. 7]. Dans la statuaire, la numismatique et la glyptique, il se donne à voir sous la forme d'un dieu jeune et imberbe coiffé d'un haut *calathos*, d'un *polos* ou du *pschent*. Toujours figuré de face, brandissant le fouet au-dessus de sa tête, il se tient debout, les pieds nus sur un socle orné d'une façade de temple ou d'une représentation de la Fortune. Son corps est chargé de bijoux et enserré dans une gaine étroite ornée d'éléments de cuirasse et d'emblèmes variés, parmi lesquels le foudre et les épis de blé illustrent ses qualités de dispensateur des pluies et des récoltes. Les deux taureaux qui le flanquent le rapprochent encore du grand dieu syrien de l'orage Hadad ou Baal. C'est cette représentation canonique qui a frappé l'imagination des fidèles jusqu'à la fin de l'Antiquité, comme en témoigne Macrobe, auteur païen latinophone du V^e siècle apr. J.-C., qui le compare à un aurore solaire²⁰.

La prêtrise de Jupiter a pris place parmi les charges (*munera*) qui complétaient l'ensemble des fonctions publiques de Bérytos et qui s'intercalaient entre les magistratures (*honores*) dans les cursus municipaux. À Héliopolis sous Antonin le Pieux, la dédicace latine adressée au chevalier M. Licinius Pompenna Potitus Urbanus par l'un de ses affranchis en témoigne [ill. 8]²¹. Entré dans l'ordre équestre sous Hadrien, le personnage honoré a d'abord obtenu les ornements décoratifs par décret des décurions, puis il est devenu membre effectif de la curie avant d'être élu au poste de *duumvir* quinquennal. Il a par ailleurs assumé à ses frais les charges de prêtre de Jupiter très bon et très grand d'Héliopolis

17. Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, 1, 422 ; *Antiquités judaïques*, 19, 335-337 ; 20, 211-212.

18. *IGLS*, 6, 2759-2760. Voir A. Kropp, D. Lohmann, 2011 et D. Lohmann, 2017, p. 156, pour l'attribution hypothétique de la première phase de construction du grand sanctuaire à une initiative d'Hérode le Grand. Voir aussi E. Renan, 1864-1874, p. 314-316.

19. Y. Hajjar, 1977, 1985 et 1990 ; J. Aliquot, 2009, p. 200-229 ; A. Kropp, 2010 ; J. Aliquot, 2010.

20. Macrobe, *Saturnales*, 1, 23, 10-12.

21. *IGLS*, 6, 2791. Voir J. Aliquot 2019, p. 148-150.

(*sacerdos Iouis Optimi Maximi Heliopolitani*), de pontife (*pontifex*), d'agonothète ou président des concours publics de la cité (*agonotheta*) et de flamme munéraire (*flamen munerarius*), c'est-à-dire de prêtre du culte impérial municipal ayant offert un spectacle de gladiateurs (*munera*) lors de son accession au sacerdoce. La carrière du notable donne une idée de sa fortune. Elle révèle l'insertion d'une charge d'origine grecque, l'agonothésie, dans les institutions de la colonie, tout en attirant l'attention sur le lien entre la célébration des concours grecs de Bérytos et l'administration du grand sanctuaire héliopolitain par les élites de la cité. Quand il est accompagné d'autres divinités, Jupiter est avant tout associé à Vénus (Aphrodite) et à Mercure (Hermès), qui viennent respectivement en deuxième et en troisième position dans les textes qui invoquent les trois dieux ensemble. Des monuments réunissant les images du groupe ont été découverts non seulement sur le territoire de Bérytos, mais aussi ailleurs au Proche-Orient et même à Rome. À Baalbek, trois dédicaces adressées à la seule triade ont été affichées sur les bases des colonnes des propylées du grand sanctuaire, ce qui confirme que Jupiter et ses acolytes faisaient ici l'objet d'un culte commun en leur qualité de dieux héliopolitains [iii. 9]²². Formellement, la parèdre de Jupiter ressemble à la déesse syrienne Atargatis, même si elle n'est pas escortée de lions, mais de sphinges, à l'image de l'Astarté phénicienne. La plupart de ses représentations la montrent assise sur un siège ou sur un trône, vêtue d'une tunique et d'un manteau, coiffée d'un *calathos* surmontant un grand voile et chaussée de sandales [iii. 10]. Levant le bras droit, Vénus ouvre la main droite en signe de bénédiction et tient de sa main gauche un ou plusieurs épis de blé. Mercure, quant à lui, se présente sous deux aspects qui le font apparaître comme un jeune pâtre protecteur des bergers et un messager du grand dieu de la triade. Comme Jupiter, il est parfois figuré debout, de face, coiffé du *calathos*, le corps enserré dans une gaine ornée de motifs astraux. Les béliers qui l'accompagnent ne laissent toutefois aucun doute sur son identité [iii. 11]. En d'autres occasions, le dieu est représenté la bourse et le caducée à la main et la tête ailée, de façon plus classique.



22. IGLS, 6, 2711-2713.



[iii. 8] Base de statue dédiée au chevalier M. Licinius Sex. f. Fabia Pompenna Potitus Urbanus dans le grand sanctuaire d'Héliopolis

[iii. 9] L'une des trois dédicaces latines adressées sous le règne de Caracalla (211-217 apr. J.-C.) à Jupiter, Vénus et Mercure, dieux héliopolitains, commémorant l'offrande des chapiteaux recouverts de bronze doré des propylées du grand sanctuaire (IGLS, 6, 2712) : estampage partiel réalisé par Achille Joyau en 1866, transmis à William Henry Waddington par l'intermédiaire de Félix de Saulcy, Paris, École pratique des hautes études



[iii. 10] Statue de la Vénus héliopolitaine découverte à Yammouné (mont Liban), musée de Baalbek

La triade d'Héliopolis a suscité l'enthousiasme des fidèles, dont les plus fervents pouvaient participer au service des dieux locaux au sein de groupes privilégiés de dévots, tel celui des *katochoi* de Zeus ou celui des vierges consacrées à Aphrodite, que les chrétiens assimileront sans nuance à des prostituées²³. Depuis la Bekaa, son culte a été adopté et imité au Liban et en Phénicie, avant d'essaimer de la Bretagne à l'Euphrate, dans le sillage de la diaspora des citoyens romains de Bérytos et des recrues de l'armée romaine originaires de la colonie. L'oracle de Jupiter lui a aussi assuré une publicité incomparable²⁴. Macrobe rapporte que le dieu était consultable soit à demeure, soit à distance. Dans le premier cas, des notables transportaient son idole sur un brancard (*ferculum*), la montraient aux fidèles et se laissaient entraîner par ses mouvements²⁵. Ce procédé correspondait au rôle de guide (*dux*) qui lui était reconnu à Bérytos. Dans le second cas, lorsque Jupiter était interrogé à distance, des prêtres étaient chargés de transmettre ses réponses par courrier. L'empereur Trajan a rendu hommage au dieu en le consultant depuis Antioche, où il se trouvait lors de l'hiver 114-115, à la veille de son expédition parthique²⁶. Les *sacerdotes* de Jupiter ont dû jouer un rôle prépondérant dans la publication d'une collection d'oracles comparable à celles des sanctuaires les plus renommés (Delphes, Didymes, Aphrodisias, Cumes). Un poème grec de l'*Anthologie palatine* rend compte de la floraison de cette littérature spécialisée sous l'Empire²⁷. Décrit comme l'« oracle rendu à Héliopolis quand firent naufrage les colonnes du temple de cette ville qui sont actuellement à Bérytos », il évoque les colonnes de granite rose issues des carrières impériales de Syène (Assouan), qui étaient destinées à orner la cour du grand sanctuaire. Zeus y demande à un dieu (sans doute Hermès, héraut jovien par excellence) de porter le message suivant à Poséidon, le patron divin de Bérytos :

« Dis à Poséidon : "Il convient d'obéir à ses frères plus âgés ; tu te pares des colonnes de ma cour glorieuse et c'est inconvenant." Dis ces paroles en agitant trois fois la mer étincelante et il obéira. Mais s'il ne se soumet pas, qu'il craigne de me voir brûler la terre entière ; car rien, pas même la mer, n'éteint le foudre de Zeus. »

L'oracle héliopolitain pouvait enfin être questionné au moyen du bétyle de Jupiter. Le philosophe Damascius de Damas, qui fut le dernier successeur de Platon à la tête de l'école néoplatonicienne d'Athènes au VI^e siècle apr. J.-C., raconte qu'il a vu dans sa jeunesse un certain Eusèbe se servir d'un tel objet au cours d'une excursion au Liban en compagnie de son maître de dialectique Isidore d'Alexandrie²⁸. D'après son témoignage, le bétyle se présentait sous la forme d'une sphère de pierre fine enveloppée dans les vêtements de son gardien. Il jouait un rôle fondamental dans des opérations rituelles à caractère mantique et astrologique, voire initiatique, au cours desquelles l'officiant le manipulait, le scrutait et l'écoutait après l'avoir dévêtu et invoqué.

23. J. Aliquot, 2009, p. 115, 121-123 ; M. Zellmann-Rohrer, D. Martínez-Chico, 2022.

24. J. Aliquot, 2010.

25. Macrobe, *Saturnales*, 1, 23, 13.

26. Macrobe, *Saturnales*, 1, 23, 14-16. Les citoyens de Bérytos établis à Pouzzoles et réunis en une association vouée au culte héliopolitain ont témoigné leur reconnaissance à l'empereur en 116 apr. J.-C. (*CIL*, 10, 1634).

27. *Anthologie palatine*, 14, 75.

28. Damascius, *Vie d'Isidore*, dans Photius, *Bibliothèque*, cod. 242, 203.



[III. 11] Main votive de bronze portant l'image du Mercure héliopolitain entre deux béliers et la dédicace grecque de Méniskos (*IGLS*, 6, 2930), Paris, musée du Louvre

La colonia Iulia Augusta Felix Heliopolis et son concours capitolin

Bérytos et Héliopolis ont vécu en symbiose pendant deux siècles, jusqu'à ce que l'empereur Septime Sévère (193-211) réorganise l'Orient en 193-194 apr. J.-C., après avoir triomphé de Pescennius Niger. Dans un contexte de guerre civile, de rivalités entre cités et de luttes entre factions à l'intérieur des cités, la colonie a été amputée de son territoire dans la Bekaa en 194 apr. J.-C. puis rattachée à la nouvelle province de Syrie-Phénicie dont Tyr, sa grande rivale, était devenue la capitale. Loin de pâtir de la situation, les Héliopolitains ont été remerciés d'avoir pris le parti du vainqueur contre l'avis de leurs concitoyens de Bérytos. Le juriste Ulpien de Tyr, contemporain des événements, rapporte que, parmi les colonies qui possédaient le *ius Italicum* de son temps, « il y a aussi la colonie d'Héliopolis, qui a reçu du divin Sévère la constitution d'une colonie italique à la faveur de la guerre civile²⁹ ». La titulature de la *colonia Iulia Augusta Felix Heliopolis* était calquée sur celle de Bérytos. Les aigles et les enseignes des légions V^e Macedonica et VIII^e Gallica figuraient aussi dans son monnayage inauguré sous Septime Sévère. Tout s'est donc passé comme si ses citoyens avaient voulu faire valoir le fait qu'ils habitaient une colonie indépendante depuis le siècle d'Auguste. Leur attachement aux institutions coloniales est perceptible jusqu'au V^e siècle apr. J.-C., à travers la mention très tardive des *dummviri* en poste dans la formule de datation d'une inscription³⁰.

L'octroi du droit italique plaçait Héliopolis au même niveau que son ancien chef-lieu. Il permettait à la cité de disposer de ressources dont la plupart des autres villes de l'Empire étaient privées. Cet honneur insigne était susceptible d'en appeler d'autres. Des *Capitolia* héliopolitains furent ainsi inaugurés sous les Sévères, avec l'accord préalable de l'autorité impériale³¹. L'institution de ce concours grec constituait un point de rupture de plus avec Bérytos.

Les épreuves gymniques, équestres et musicales du *certamen sacrum Capitolinum oecumenicum iselasticum Heliopolitanum* étaient ouvertes aux concurrents et aux délégations de cités du monde entier, contrairement à d'autres concours moins favorisés dont le cercle des participants se limitait au cadre d'une ville ou d'une province [III. 12]. Le programme des festivités était calqué sur celui des *Capitolia* romains et lié au culte des dieux de la triade héliopolitaine, notamment celui de Mercure. En arrière-plan, la création du concours recouvrait la question du contrôle du grand sanctuaire d'Héliopolis et de ses finances. De la part de l'empereur (peut-être Septime Sévère lui-même), l'autorisation des *Capitolia* ne représentait pas uniquement un présent symbolique destiné à accroître le prestige de la nouvelle colonie. Elle correspondait à une démarche visant à assurer de façon très concrète des revenus réguliers à ses dieux et à ses citoyens. Pour Héliopolis, l'admission dans le grand réseau des cités célébrant des concours œcuméniques signifiait que la ville pouvait faire oublier ses origines barbares de la plus belle des manières, en se présentant comme une émanation de l'univers et en accueillant, au moins pour la durée des festivités, des représentants de

29. *Digeste*, 50, 15, 1, 2.

30. *IGLS*, 6, 2831. Voir J. Aliquot, 2009, p. 293-294 (430/431 apr. J.-C.).

31. J. Aliquot, 2019.



[III. 12] Bronze de la colonie romaine d'Héliopolis : au droit, buste de l'empereur Valérien (253-260 apr. J.-C.) ; au revers, couronne agonistique du concours des *Capitolia*, le *certamen sacrum Capitolinum oecumenicum iselasticum Heliopolitanum*, Paris, Bibliothèque nationale de France

l'ensemble du monde grec réunis dans des compétitions et des rituels communs, sous le bienveillant patronage des Muses³². En dépit de leur statut privilégié, les *Capitolia* héliopolitains n'ont connu qu'un succès mitigé au III^e siècle apr. J.-C. La faveur impériale avait permis à la colonie d'assumer la gestion de ses cultes publics indépendamment de Bérytos, mais elle n'a pas suffi à garantir l'attractivité de son concours. Celui-ci avait peut-être été fondé trop tard, dans un monde déjà saturé de compétitions et dans une ville trop éloignée des grands centres agonistiques de l'Orient romain. Paradoxalement, sa mention la plus récente dans nos sources tient au fait qu'il offrait une scène idéale pour les chrétiens en quête de martyre. En 297 apr. J.-C., sous Dioclétien, le mime Gélasinos a trouvé la mort à Héliopolis lors d'une parodie de baptême probablement jouée en marge du programme officiel des *Capitolia*. Soudain converti au christianisme à l'occasion de cet interlude, l'acteur aurait bondi hors de la baignoire où il était immergé et qui imitait les fonts baptismaux. La foule des spectateurs en furie l'aurait alors traîné hors de la scène du théâtre et lapidé à mort, avant que ses parents n'emportent son corps à Mariammè, son village natal, pour élever un sanctuaire de pèlerinage à sa mémoire³³. Ce supplice inaugurerait la longue série des crimes qui passent pour avoir été perpétrés à Héliopolis contre les adeptes de la foi nouvelle jusqu'au VI^e siècle apr. J.-C.

De la ville des démons à la cité chrétienne

De nombreux chrétiens ont été persécutés à Héliopolis après que le mime Gélasinos y a été lapidé. Leur sort a contribué à imposer l'identification de la cité à un repaire de païens impénitents dans l'imaginaire collectif. Il a aussi inspiré les traditions associées à deux romans hagiographiques, celui de sainte Eudocie, courtisane originaire de Samarie, convertie après une vie de débauche à

Héliopolis, puis décapitée sous Trajan³⁴, et celui de sainte Barbe (Barbara), dont la version syriaque a placé la naissance près d'Héliopolis et le martyre dans la ville même³⁵. La violence des relations entre païens et chrétiens dont ces passions légendaires témoignent illustre l'histoire de la cité dans l'Antiquité tardive³⁶. Devenu le seul maître de l'Empire en 324 apr. J.-C., Constantin a interdit la prostitution sacrée en l'honneur d'Aphrodite (Vénus) à Aphaka sur le mont Liban et à Héliopolis, avant de fonder la première église de la ville et d'instituer sur place un évêque assisté de prêtres et de diacres³⁷. Ses motivations relevaient à la fois de la morale, de la piété et du prosélytisme : aux yeux des chrétiens, Aphrodite, déesse inspiratrice de pratiques rituelles assimilables à l'exercice de la prostitution, était aussi l'amante d'Adonis, le héros dont le retour des enfers pouvait sembler parodier la résurrection du Christ. Les païens d'Héliopolis ont pris leur revanche sur les chrétiens et leur clergé pendant l'éphémère restauration des cultes traditionnels survenue sous l'empereur Julien (361-363). Le diacre Cyrille a été ainsi exécuté avec sauvagerie pour avoir brisé des idoles au temps de Constantin³⁸. Des vierges chrétiennes auraient été profanées en public pour offrir un spectacle et un objet d'outrages au bon plaisir de chacun avant que leurs entrailles soient jetées en pâture aux cochons³⁹. Un certain Lucien aurait connu le martyre à Héliopolis dans les mêmes années⁴⁰. Même après la fin des persécutions officielles, la cité a servi de lieu de relégation d'opposants dans le cadre des luttes dogmatiques entre chrétiens. En 373 apr. J.-C., vingt-trois moines et un diacre égyptiens opposés aux ariens d'Alexandrie ont été déportés sur l'ordre de l'empereur Valens vers Héliopolis de Phénicie, « où pas un seul habitant ne supporterait même d'entendre le nom du Christ, car ils sont tous idolâtres », selon les mots de l'évêque Théodoret de Cyr⁴¹. On comprend que, chez les Pères de l'Église, la cité soit souvent désignée comme la ville des démons. À la fin du IV^e siècle apr. J.-C., Héliopolis a été rattachée à la province de Phénicie libanaise, dont Émèse est devenue la capitale à la suite de la partition de la Syrie-Phénicie. Elle a conservé sa réputation sulfureuse de réduit polythéiste longtemps après la promulgation des édits de 391-392 ordonnant la fermeture des temples païens et interdisant les sacrifices aux dieux ancestraux. Au début du VI^e siècle apr. J.-C., le patriarche Sévère d'Antioche (512-518) dénonçait encore devant ses ouailles l'oracle de Zeus et le culte licencieux de l'Aphrodite libanaise, tous deux

32. *Expositio totius mundi et gentium*, 32 (les Muses inspiratrices des flûtistes héliopolitains) ; *IGLS*, 6, 2831. Voir J. Aliquot, 2009, p. 193-194.

33. Malalas, *Chronique*, 12, 50 ; *Chronicon Paschale*, p. 513, Dindorf ; Jean de Nikiou, *Chronique*, 77, 78-82.

34. G. Lucchesi, 1965.

35. A.S. Lewis, 1900, p. 77-84. Sur sainte Barbe, voir aussi G.D. Gordini, 1962.

36. J.-P. Rey-Coquais, 1967, p. 38-39 ; Y. Hajjar, 1985, p. 379-383 ; P. Chuvin, 2009, p. 39-40, 145-150, 186-187 ; J. Aliquot, 2009, p. 120-126.

37. Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, 3, 58 ; Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, 5, 10, 7. Au début du VI^e siècle, pour annoncer l'apocalypse, un chrétien peut-être originaire de la région évoquait encore avec emphase l'attaque de Constantin contre les temples d'Héliopolis et les autels du Liban, œuvre commune des souverains persécuteurs Antiochos, Tibère et Gaius. Voir P.J. Alexander, 1967, p. 13-14.

38. Théodoret de Cyr, *Histoire ecclésiastique*, 3, 7, 3 ; *Chronicon paschale*, p. 546-547, Dindorf ; *Souda*, κ 2764 ; Théophane le Confesseur, *Chronique*, a. 5853.

39. Grégoire de Nazianze, *Discours*, 4, 87 ; Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, 5, 10, 5-6 ; Cassiodore, *Histoire tripartite*, 6, 12, 5.

40. F. Nau, 1912, p. 11 ; A.V. Muravjev, 2006.

41. Théodoret de Cyr, *Histoire ecclésiastique*, 4, 22, 22.

anéantis par saint Léonce de Tripoli ⁴². Sous Justinien (527-565), le métropolite monophysite Jean d’Éphèse a mis la main sur deux prêtres héliopolitains réfugiés à Constantinople, à l’occasion de l’une des campagnes d’éradication du paganisme et de rechristianisation dont le pouvoir impérial l’avait chargé depuis 542 apr. J.-C. ⁴³. L’évêque persécuteur a également rendu compte de l’expédition punitive que le général Théophilos a conduite vers 579 apr. J.-C. contre les païens d’Héliopolis à la demande de l’empereur Tibère II. L’affaire devait aboutir à la mise en cause d’aristocrates païens à Édesse, Antioche et Constantinople ⁴⁴. À la lecture de tels témoignages, il est difficile de faire la part des choses entre ce qui relève des excès de la polémique chrétienne et ce qui résulte de l’expérience de pratiques collectives prosrites depuis plus de cent ans. Dans tous les cas, il paraît inutile d’imaginer que des masses de fidèles se regroupaient autour de prêtres qui ont été forcés d’officier dans la clandestinité dès la fin du IV^e siècle apr. J.-C. Les sources, y compris celles qui émanent des partisans des cultes traditionnels (notamment le philosophe Damascius de Damas), s’accordent sur la marginalisation progressive, mais irréversible, de l’ancienne religion, tout en mettant en évidence le caractère tardif et incomplet des conversions dans la Bekaa par rapport à la situation qui prévalait ailleurs au Proche-Orient, à commencer par l’Antiochène et la Terre sainte, les deux grands foyers chrétiens du diocèse d’Orient. En dépit de ce que sa triste et tenace notoriété pourrait laisser croire, Héliopolis comptait plusieurs églises au VI^e siècle apr. J.-C. La plus célèbre, consacrée à la Théotokos, la Mère de Dieu, s’élevait dans la cour du grand sanctuaire de Jupiter, dont un incendie provoqué par la foudre au milieu des années 520 avait providentiellement ravagé le temple ou ce qui restait de ce bâtiment abandonné depuis longtemps ⁴⁵. Les évêques de la ville disposaient désormais de tous les moyens nécessaires pour faire respecter l’ordre et la religion d’État avec l’appui des autorités provinciales. À l’aube de la conquête musulmane du Proche-Orient, Jean Moschos, moine originaire de Damas et auteur du *Pré spirituel*, florilège d’historiettes édifiantes et de sentences recueillies dans des couvents de la Judée à l’Italie, rapportait à propos d’Héliopolis l’anecdote selon laquelle l’acteur Gaianos avait été amputé des mains et des pieds pour avoir osé blasphémer la Théotokos dans le théâtre de la cité ⁴⁶. Une inscription grecque retrouvée dans le rempart nord de la ville commémore l’ultime réfection d’une tour byzantine « avec l’aide de Dieu » en 635/636 ⁴⁷. C’est bien une cité chrétienne qui est tombée en l’an 16 de l’Hégire (637) aux mains d’Abu ‘Ubayda, le compagnon du Prophète chargé par le calife ‘Umar de conquérir la Syrie.

[[] 42. Sévère d’Antioche, *Homélies cathédrales*, 27.

[[] 43. Michel le Syrien, *Chronique*, 9, 33.

[[] 44. Jean d’Éphèse, *Histoire ecclésiastique*, 3, 3, 27-34. Voir B. Flusin, 2010.

[[] 45. Pseudo-Zacharie, *Chronique*, 8, 3 ; *Chronique de Zuq̄nin*, a. 554-555 ; Michel le Syrien, *Chronique*, 9, 16. Voir aussi *IGLS*, 6, 2984 (borne d’asylie d’un sanctuaire de la Théotokos remployée dans le palais omeyyade d’Anjar, au sud de la Bekaa). Pour sa part, Malalas, *Chronique*, 13, 37 (repris dans le *Chronicon Paschale*, p. 514, Dindorf), crédite Théodose I^{er} (379-395) de la destruction du grand sanctuaire de Jupiter et de sa transformation en église, mais il y a peu à tirer de cet auteur qui prétend que l’empereur avait détruit tous les sanctuaires des païens.

[[] 46. Jean Moschos, *Pré spirituel*, 47.

[[] 47. *IGLS*, 6, 2828.

Au bonheur des architectes : trois sanctuaires héliopolitains dessinés par Achille Joyau et Gaston Redon

« Une rigoureuse analyse de cette immense ruine ne pourra être le fruit que d’une étude continuée durant des mois par un architecte. » Le mot est d’Ernest Renan (1823-1892). Vite convaincu du caractère romain des vestiges antiques visibles à Baalbek, l’auteur de la *Mission de Phénicie* n’a pas jugé utile de s’y attarder lors de la longue excursion qui l’a conduit à travers la montagne libanaise et la plaine de la Bekaa au début de l’été 1861 ⁴⁸. Le gigantisme et la complexité du site ne l’avaient pas moins persuadé de la nécessité d’effectuer un séjour prolongé sur place pour retracer l’histoire d’Héliopolis et de ses temples, au moment où les voyageurs occidentaux commençaient à déferler au Liban. De retour en France, la préparation du compte rendu de sa mission lui a donné l’occasion de constater qu’un pensionnaire de la Villa Médicis répondant au nom de Joseph-Louis-Achille Joyau (1831-1873) s’était attelé à la tâche pendant une dizaine de mois des années 1865 et 1866 ⁴⁹. Vingt ans après, en 1887, Gaston-Fernand Redon (1853-1921) devait lui aussi prendre le chemin de Baalbek et proposer des relevés et ses propres restitutions des sanctuaires locaux, non sans s’inspirer de son prédécesseur.

Les envois des deux élèves de l’Académie de France à Rome, conservés aux Beaux-Arts de Paris, se répondent et se complètent ⁵⁰. Bien qu’ils n’aient pas tardé à être consultés, appréciés et même reproduits dans des publications savantes, ils n’ont longtemps fait l’objet d’aucune exploitation systématique. Les travaux de la mission allemande de Baalbek voulue par l’empereur Guillaume II en 1898 ont sans doute éclipsé leur apport au tournant du XX^e siècle ⁵¹, tandis que les images du grand site de la Bekaa se popularisaient à travers la photographie en plein essor ⁵². Ensemble, Achille Joyau et Gaston Redon ont pourtant posé un jalon dans l’étude architecturale des trois principaux lieux de culte urbains d’Héliopolis en dessinant le grand sanctuaire, le temple de Bacchus et le temple rond ⁵³, après les visites pionnières et fécondes, mais plus rapides, de Balthasar de Monconys

[[] 48. E. Renan, 1864-1874, p. 314-320 (notes sur Baalbek, citation extraite de la page 314).

[[] 49. E. Renan, 1864-1874, p. 313, n. 3 : « Ce travail a été fait dernièrement par M. Joyau, élève de l’école de Rome, dont la belle étude est déposée à l’École des Beaux-Arts. (Voir le mémoire manuscrit de Mariette, à la suite de l’exemplaire de Wood, à la Bibliothèque de l’Institut.) » On relève au passage l’allusion au dossier sur Baalbek, constitué par le graveur, collectionneur et historien de l’art P.-J. Mariette: P. Perdrizet, 1901. Pour les deux estampages d’inscriptions de Baalbek réalisés par Joyau en 1866 et transmis à William Henry Waddington par l’intermédiaire de Félix de Saulcy: W.H. Waddington, 1870, p. 449, n° 1881b, et p. 450, n° 1886a.

[[] 50. Voir A. Jacques, S. Agusta-Boularot, cat. expo., Paris, 2002, p. 306-344.

[[] 51. T. Wiegand, 1921-1925. Au moment où l’équipe du Deutsches Archäologisches Institut avait investi le site, Perdrizet, 1901, p. 225 déplorait que l’archéologie française n’ait pas cherché à tirer parti du travail de Joyau et de Redon, tout en souhaitant le succès de la mission allemande. Sur la visite de Guillaume II et l’inauguration des premières fouilles : H. Sader, T. Scheffler, A. Neuwirth, 1998 ; L. Petersen, 2014.

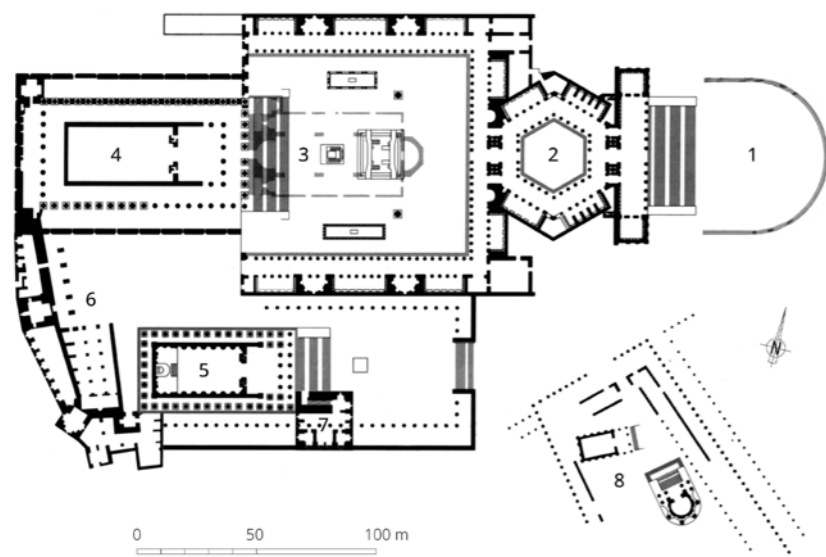
[[] 52. Les premiers photographes connus pour avoir travaillé à Baalbek sont Frédéric Goupil-Fesquet et Pierre-Gaspard Gustave Joly de Lotbinière, tous deux partis de France en 1839, mais dont les clichés originaux ont disparu. Les plus anciennes photos conservées du site sont les daguerréotypes réalisés en 1843 et 1844 par Joseph-Philibert Girault de Prangey, qui n’ont pas été publiés du vivant de leur auteur. L’image de Baalbek s’est plutôt diffusée par l’intermédiaire des productions des ateliers levantins, notamment ceux de Tançrède Dumas et de Félix Bonfils, qui s’étaient respectivement établis à Beyrouth en 1866 et en 1867. Voir J.-S. Caillou, 2003-2004 ; P.-L. Gatiér, 2005-2006.

[[] 53. Trois autres lieux de culte de l’époque romaine ont été découverts depuis le XIX^e siècle dans les environs immédiats de la ville: le sanctuaire de Mercure sur la colline de Cheikh Abdallah, le sanctuaire de la source de Ras el-Ain et le complexe cultuel associé à la source d’Ain el-Jouj. Voir J. Aliquot, 2009, p. 294-296, avec la bibliographie.

[[] 54. B. Monconys, 1665, p. 346-351.

[[] 55. Relevés inédits utilisés par J. Marot, 1670, pl. 162-178. Voir D. Lohmann, 2017, p. 7-10.

(1647)⁵⁴, André de Monceaux et Antoine Laisné (1668)⁵⁵, Richard Pococke (1737)⁵⁶, Robert Wood, James Dawkins et Giovanni Battista Borra (1751)⁵⁷, Louis-François Cassas (1785)⁵⁸ et William John Bankes (1816 et 1818)⁵⁹. Les résultats des recherches ultérieures, conduites à Baalbek à la fin de l'époque ottomane, sous le mandat français dans l'entre-deux-guerres, puis sous l'égide de la Direction générale des antiquités du Liban depuis l'indépendance du Liban (1943), révèlent que les édifices antiques dont Joyau et Redon avaient cherché à restituer la grandeur superlative étaient ceux d'Héliopolis à son apogée, entre la fin du II^e siècle et le milieu du III^e siècle apr. J.-C. [ill. 13]. La colonie romaine était alors dominée par le grand sanctuaire de la Qalaa⁶⁰. On sait aujourd'hui que, dans son état le plus abouti, cet ensemble colossal mesurait 350 mètres de long et 120 mètres de large et qu'il comportait, sur un axe est-ouest, une avant-cour semi-circulaire dallée et cernée d'une balustrade, trois volées d'escalier, des propylées flanqués de tours, une cour hexagonale hypèthre entourée d'un portique, une grande cour rectangulaire bordée de portiques et d'exèdres, où s'élevaient deux autels-tours flanqués de bassins et de deux colonnes monolithes isolées de granite rose et gris, et enfin un temple construit sur un haut podium et précédé de trois volées d'escalier. Des cryptoportiques étaient aménagés sous les propylées et sous les deux cours.



[ill. 13] Plan restitué de la Qalaa de Baalbek et de ses abords : avant-cour et propylées du grand sanctuaire (1), cour hexagonale (2), grande cour rectangulaire (3), temple de Jupiter (4), temple de Bacchus (5), fortification médiévale et mosquée (6), tour médiévale sud (7), sanctuaire du temple rond (8)

56. R. Pococke, 1745, p. 106-113.

57. R. Wood, 1757.

58. L.-F. Cassas, 1799.

59. Voir J. Dentzer-Feydy, 1999, p. 537-539.

60. T. Wiegand, 1921-1925, 1, p. 48-130 (sanctuaire païen) ; 2, p. 129-144 (édifices chrétiens) ; 3, p. 41-96 (forteresse médiévale) ; P. Collart, P. Coupel, 1951 et 1977 (autels) ; J. Aliquot, 2009, p. 283-289 (synthèse) ; D. Lohmann, 2017 (monographie de référence sur l'architecture du sanctuaire païen).

Comme leurs envois le rappellent, ni Joyau ni Redon n'ont pu soupçonner l'aspect de l'entrée du sanctuaire, de sa grande cour et de son temple. L'escalier monumental à triple volée qui précédait les propylées à l'est a dû être supprimé à l'époque médiévale lors de la transformation du complexe architectural en bastion. Dès l'Antiquité tardive, les deux autels-tours avaient été démontés et leurs massifs de fondation avaient été arasés pour qu'une basilique chrétienne à trois nefs soit édifiée en contrebas du temple païen désaffecté. La cour n'a retrouvé son apparence ancienne présumée que sous le mandat français, après que les ruines de l'église et toutes les constructions postérieures ont été démantelées à leur tour [ill. 14]. Quant au grand temple de Jupiter, que Redon attribue au Soleil selon l'habitude du temps, ses seuls éléments préservés se limitaient déjà au XIX^e siècle à son massif de fondation, à son podium inachevé, à son escalier monumental, aux vestiges des murs de fondation de sa cella et au tiers de sa colonnade périphérique sud, réduite de neuf à six colonnes à la suite du tremblement de terre de 1759. C'est surtout par analogie avec l'architecture de son voisin mieux conservé que l'on a restitué ce bâtiment périptère pseudo-diptère d'ordre corinthien de la seconde moitié du I^{er} siècle apr. J.-C. Le sanctuaire de Bacchus a été aménagé dans la seconde moitié du II^e siècle ou au tout début du III^e siècle apr. J.-C. au sud du précédent, en suivant une direction parallèle à celui-ci⁶¹. Achille Joyau et Gaston Redon en ont dessiné le temple, qu'ils désignent tous deux comme le temple de Jupiter. Depuis le XIX^e siècle, les vestiges de murs de fondation ont été mis au jour à une dizaine de mètres à l'est de la façade de l'édifice. Ils pourraient appartenir à un autel bas et massif. Le temple lui-même s'élevait sur un haut podium de plus de 80 mètres de long sur 36 mètres de large, auquel on accédait à l'est par une triple volée d'escalier [ill. 15-16]. Remarquablement conservé, il a été dégagé des vestiges qui l'encombraient avant d'être restauré. Ce bâtiment périptère pseudo-diptère d'ordre corinthien, dont le péristyle se composait de quinze colonnes sur les longs côtés et de huit colonnes sur les petits côtés, comportait un portique hexastyle avec deux colonnes en retour en façade et une cella au fond de laquelle la double plate-forme de l'espace réservé aux dieux (adyton) surmontait une crypte voûtée [ill. 17-19].



[ill. 17] Porte de la cella du temple de Bacchus, Baalbek

Comme son puissant voisin, l'édifice se distingue par l'usage de blocs mégalithiques extraits des carrières locales⁶². Il se caractérise également par un décor foisonnant dont les éléments bachiques évoquent le culte du dieu de la vigne et du vin, Bacchus ou Dionysos, bien attesté dans la numismatique de Bérytos sous l'Empire romain. Sur le parement externe des murs de la cella, la frise qui orne une partie du bandeau saillant au niveau de la quatrième assise représente un cortège bachique et la scène de couronnement d'un dieu. Sur la face antérieure des socles qui flanquent la plate-forme supérieure de l'adyton à gauche et à droite de l'escalier axial, des bas-reliefs illustrent la métamorphose d'Ambrosia et le châtement de Lycurgue, deux épisodes majeurs de la légende de Dionysos. Les caissons du plafond du péristyle sont peuplés de têtes, de bustes et de figures où l'on reconnaît les satyres, le dieu

61. T. Wiegand, 1921-1925, 2, p. 1-89 ; J. Aliquot, 2009, p. 289-291.

62. Mégalithisme et carrières antiques de Baalbek : J.-P. Adam, 1977 ; J.-L. Bessac, 2010 ; J. Abdul Massih, 2014.



[III. 14] La cour principale rectangulaire du grand sanctuaire héliopolitain



[III. 16] Le temple de Bacchus



[III. 15] Le temple de Bacchus



[III. 18] La cella du temple de Bacchus, vue depuis la plate-forme de l'adyton

Pan, les nymphes et les ménades habituellement associés à Dionysos. Les images de plusieurs Fortunes civiques tourelées [ill. 20], de dieux (Agathos Daimôn, Apollon, Konnaros-Briarès, Jupiter dolichénien), de déesses (Aphrodite, Artémis, Athéna, Niké) et de héros (Héraclès, Persée) pourraient représenter les figures tutélaires des cités du Proche-Orient qui auraient participé, sinon à la construction du temple, du moins aux festivités organisées autour du culte héliopolitain et des concours locaux inaugurés sous les Sévères.

Un troisième sanctuaire occupait un secteur mal drainé au sud-est de la Qalaa où la roche-mère affleure et où confluent les eaux souterraines issues des deux sources de Ras el-Ain et d'Ain el-Jouj⁶³. Tout comme les membres de la mission allemande des années 1898-1905, Achille Joyau n'a connu de cet ensemble que le petit temple rond, attribué de manière conventionnelle à Vénus et associé au souvenir de sainte Barbe. Même s'il avait lui aussi été construit avec des blocs qui pouvaient rivaliser avec ceux des plus grands temples romains du Liban, l'édifice présentait des dimensions modestes, d'autant que son massif de fondation, son podium assez fruste en fer à cheval (long d'environ 17 mètres) et son escalier monumental étaient encore enfouis sous une épaisse couche d'alluvions. Ouvert au nord-ouest, il se composait d'un portique tétrastyle avec deux colonnes en retour et d'une cella de plan circulaire d'ordre corinthien d'un peu moins de 9 mètres de diamètre [ill. 21-22]. Des niches de section semi-circulaire, couronnées d'une conque et d'une archivolte, alternaient avec des pilastres sur ses murs extérieurs. L'entablement qui surmontait ses chapiteaux formait cinq grandes courbes auxquelles correspondaient les courbures du podium. En façade, le mur d'entrée de la cella présentait une porte unique aux jambages moulurés. Joyau a dû être sensible au plan insolite de ce temple et à la profusion de son décor parfois qualifié de baroque. Contrairement à Redon, qui s'est exclusivement concentré sur les sanctuaires de la Qalaa, il en a donné des relevés très précis et des restitutions détaillées qui constituent l'apport le plus novateur de son travail à Baalbek.

À l'intérieur du bâtiment, l'architecte a correctement relevé les deux colonnades superposées qui rythmaient les murs de la cella. Cinq édicules étaient aménagés dans les entrecolonnements du niveau supérieur. En l'absence d'adyton au fond du temple, il faut peut-être supposer qu'une statue était exposée sur le socle placé au centre de la cella. La restitution de la toiture de l'édifice soulève par ailleurs des difficultés qui ont amené à envisager trois solutions différentes en fonction de la forme du fronton (fronton posé sur l'entablement de la façade du portique, comme le proposait déjà Joyau, ou fronton avec des décrochements plus ou moins prononcés, jusqu'au niveau du mur d'entrée de la cella). Jean Lauffray a repris la question à la lueur d'une étude comparative du bâtiment et de l'édicule du musée de Narbonne reproduisant le Saint-Sépulcre constantinien : selon lui, il faudrait supposer que la toiture couronnant la coupole de la cella surplombait celle du portique du temple. Quelle que soit l'option à retenir, le plan et l'élévation du bâtiment témoignent de la recherche de modèles différents de ceux des autres temples de Baalbek et même originaux dans le monde romain.

63. T. Wiegand, 1921-1925, 2, p. 90-109 ; J. Lauffray, 1962 ; F. Hoebel, 2008 et 2014 ; J. Aliquot, 2009, p. 291-294.



[ill. 19] L'adyton du temple de Bacchus, Baalbek



[ill. 20] L'image d'une Fortune civique tourelée sur un caisson provenant du plafond du péristyle du temple de Bacchus



[ill. 21] Le temple rond, vue du nord, Baalbek



[ill. 22] Le temple rond, vue du sud-ouest, Baalbek

Depuis les années 1950, le dégagement complet des abords du temple rond a rendu caduques les restitutions du péribole qu'avait imaginées Achille Joyau. Les travaux réalisés sur place ont mis au jour non seulement l'enceinte trapézoïdale du sanctuaire, mais aussi un temple pseudo-périptère plus ancien associé à un autel monumental, ainsi qu'un canal de dérivation et des portiques pavés de mosaïques le long des rues adjacentes. Le péribole et le temple rond, datés de la fin du II^e siècle ou du début du III^e siècle apr. J.-C., apparaissent désormais comme les constructions les plus récentes du complexe cultuel. Leur disposition singulière ressortit manifestement à un plan d'ensemble qui respectait les édifices préexistants, en particulier l'autel monumental, tout en assurant l'intégration du sanctuaire dans le tissu urbain. L'identification du ou des dieux du sanctuaire reste incertaine à l'heure actuelle. L'attribution ancienne du temple rond à Vénus ou à la Fortune ne repose sur aucun argument probant. Avec prudence, Achille Joyau s'était contenté de l'expression neutre de temple circulaire pour présenter l'édifice. Un document méconnu doit être pris en compte. Parmi les inscriptions découvertes dans les sondages ouverts autour du temple se trouve une dédicace bilingue adressée en grec à Zeus d'Héliopolis, Aphrodite et Hermès, pour le salut de l'empereur⁶⁴. Ce témoignage laisse supposer que le sanctuaire accueillait à demeure le grand dieu de la triade héliopolitaine et ses deux parèdres. En tout cas, il faut résolument écarter l'hypothèse de l'attribution aux Muses de tout ou partie du lieu de culte. Cette idée ne repose que sur une interprétation erronée de l'épigramme grecque qui a été gravée sur le podium du temple rond en 430/431 apr. J.-C.⁶⁵. Le poème désigne en réalité la cité d'Héliopolis comme une fondation des Muses. Il n'a rien à voir avec le culte local et commémore simplement les travaux entrepris au sud de l'édifice afin de préserver la ville des débordements du cours d'eau qui menaçait alors tout le secteur. La construction d'un portique le long du côté nord-est du péribole du sanctuaire témoigne de la désaffection du lieu de culte païen dans l'Antiquité tardive, puisqu'elle est venue empiéter sur la zone autrefois dévolue à l'autel monumental. À l'intérieur même du temple rond, une inscription grecque a été peinte dans l'Antiquité tardive pour proclamer la victoire du Christ⁶⁶.

Julien Aliquot

CNRS, Laboratoire Hisoma (Histoire et sources des mondes antiques)

Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Lyon

64. C. Ghadban, 1978, p. 337, n° 192, révisé dans J. Aliquot, 2009, p. 294.

65. IGLS, 6, 2831. Voir J. Aliquot, 2009, p. 293-294.

66. IGLS, 6, 2835.

Abréviations :

CIL : *Corpus inscriptionum Latinarum*, Berlin, Georg Reimer / Walter de Gruyter, depuis 1863.

IGLS : *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Paris, Beyrouth, Librairie orientaliste Paul Geuther / Presses de l'Ifpo, depuis 1929.

Deux architectes à Baalbek : Achille Joyau et Gaston Redon

Instaurés en 1778 à l'initiative d'Antoine-François Peyre, les « Envois » étaient les exercices imposés aux lauréats du Prix de Rome et destinés à évaluer les travaux au cours de leurs quatre années de formation à l'Académie de France à Rome. Les jeunes pensionnaires étaient tenus de choisir un monument antique et de l'étudier à travers des dessins, relevant l'état actuel de l'édifice et proposant une restitution, c'est-à-dire une restauration, accompagnée d'un rapport circonstancié justifiant les partis pris. Contraints de rester à Rome pour relever les monuments antiques du Forum, les pensionnaires souhaitent peu à peu s'émanciper et découvrir des terres inconnues pour étudier d'autres édifices¹. Avec l'autorisation spécifique du directeur de l'Académie de France à Rome, ils se rendent à Pompéi, ouvert aux visiteurs à partir de 1820, s'aventurent à Pouzzoles en 1817², Tivoli en 1821³, Cora en 1831⁴, Vérone en 1860⁵ et Brescia en 1875⁶. Avec la création de l'École française d'Athènes (1846), ils obtiennent la possibilité de se rendre en Grèce, où ils découvrent le Parthénon, les sites de Délos, d'Olympie, de Bassae, d'Égine, d'Épidaure et de Delphes⁷. Plus proche de la Grèce, l'Asie Mineure attire également quelques architectes, comme Edmond Guillaume qui y effectue en 1862 une mission scientifique et littéraire en compagnie de l'archéologue Georges Perrot et du médecin voyageur Jules Delbet⁸, plus que la Syrie et l'Égypte, qui restent des destinations plus lointaines et mystérieuses. Le voyage effectué par mer ou par terre est périlleux, et les contacts avec les populations sous domination ottomane sont difficiles, ainsi que l'obtention des autorisations – les firmans – de fouiller ou de dessiner. Tout comme Palmyre, Baalbek attire dès la fin du XVIII^e siècle des archéologues, comme Félicien de Saulcy, des dessinateurs et peintres, tels Louis-François Cassas ou Gérôme, ou des écrivains comme Lamartine, Chateaubriand ou Flaubert, mais ne connaît de véritables fouilles qu'à partir de 1898. Le site de l'antique Héliopolis jouit d'un immense attrait en raison de l'ampleur et de la renommée de ses sanctuaires. Sa construction, qui s'étale sur plus de deux siècles et demi, bénéficia du financement des villes alentour. Cet ensemble se caractérise par son

1. P. Pinon, « L'Orient des architectes français », dans cat. expo., Paris, Rome, 2002, p. XXV-XXXIX.

2. A.-N. Caristie, *Temple de Sérapis à Pouzzoles*, Beaux-Arts de Paris, inv. Env. 13 et Ms. 247., cat. expo., 2002, p. 226-264.

3. L.-T. Van Clemputte, *Temples de la Sibylle et de Vesta à Tivoli*, Beaux-Arts de Paris, inv. Env. 14 et Ms. 248, III, cat. expo., 2002, p. 42-56.

4. T. Labrouste, *Les Antiquités de Cora*, Beaux-Arts de Paris, inv. Env. 25 et Ms. 240, cat. expo., 2002, p. 178-192.

5. E.-J.-B. Guillaume, *Théâtre de Vérone*, Beaux-Arts de Paris, inv. Env. 50 et Ms. 274, cat. expo., 2002, p. 26-40.

6. É.-J.-S. Ulmann, *Temple bâti par Vespasien à Brescia*, Beaux-Arts de Paris, inv. Env. 66 et Ms. 239, cat. expo., 2002, p. 2-24.

7. E. Brugerolles, dans cat. expo. Paris, 2021-2022, p. 364-381.

8. Exposition au palais de l'Industrie : *Catalogue de la mission d'Asie Mineure dirigée par M. Georges Perrot*, Paris, 1862.

Expositions

PARIS, 1867, Exposition universelle, palais de l'Industrie.

PARIS, 1890, Salon des Artistes français, palais de l'Industrie.

PARIS, 1900, *Catalogue de l'exposition des dessins d'architectes*, École nationale supérieure des beaux-arts.

PARIS, 1957, *Gaston Redon, architecte (1853-1921) – dessins*, École nationale supérieure des Beaux-Arts.

PARIS, ROME, 2002, *Italia Antiqua*, École nationale supérieure des Beaux-Arts, Villa Médicis.

PARIS, 2021-2022, *Paris-Athènes*, musée du Louvre.

VALENCE, 1996, A.-Félix Clément (1826-1888) : itinéraire d'un peintre drômois au XIX^e siècle, musée de Valence.

Crédits photographiques

© Julien Aliquot, ill. 5 p. 8; ill. 6 p. 9; ill. 8 p. 10; ill. 17 p. 19; ill. 16 p. 21

© Julien Chanteau, ill. 1 et 2 p. 4; ill. 14, 15, 18 p. 20-21; ill. 19 p. 22; ill. 21-22 p. 23; ill. p. 75

© BnF, département des monnaies, médailles et antiques, ill. 3 p. 7; ill. 12 p. 14

© BnF, ill. 10 p. 31

© Musée du Louvre, ill. 7 p. 9; ill. 11 p. 12; ill. 17 p. 38; ill. 1 p. 46

© Archives de l'École pratique des hautes études, ill. 9 p. 10

© Musée de Baalbek, ill. 10 p. 11

© Bibliothèque municipale, Nantes, ill. 3 et 4 p. 28-29; ill. 5-6 p. 30; ill. 7, 9, 11 p. 31

© Musée du Vatican, ill. 27 p. 45

Remerciements

Julien Aliquot, CNRS, Laboratoire Hisoma (Histoire et sources des mondes antiques), Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Lyon;

Julien Chanteau, docteur en archéologie, chercheur associé à l'Institut français du Proche-Orient au Liban;

Hélène Le Meaux, musée du Louvre, département des antiquités orientales, conservateur pour les collections phéniciennes, de Terre sainte, puniques, chypriotes, méditerranéennes et ibériques;

Vincent Rioux, Beaux-Arts de Paris, responsable du pôle numérique;

Ariane Thomas, musée du Louvre, département des antiquités orientales, conservateur pour les collections relatives aux civilisations de l'ancienne Mésopotamie;

La Direction générale des antiquités du Liban et monsieur Sarkis el-Khoury, directeur général des antiquités du Liban.

Table

<i>Sous le soleil de la Bekaa: Héliopolis du Liban et ses sanctuaires</i> par Julien Aliquot	5
<i>Deux architectes à Baalbek: Achille Joyau et Gaston Redon</i> par Emmanuelle Brugerolles avec la collaboration de Corisande Evesque	25
<i>Une tête de sphinge en marbre ayant appartenu à Achille Joyau</i> par Hélène Le Meaux	46
Œuvres exposées	48
Catalogue des œuvres	107
Bibliographie générale	112
Expositions	114
Crédits photographiques	114

Beaux-Arts de Paris
www.beauxartsparis.fr

Présidente du conseil d'administration
Éléonore de Lacharrière

Directrice
Alexia Fabre

Directeur des études
Jean-Baptiste de Beauvais

Exposition

Département du développement scientifique
et culturel

Directrice: Kathy Alliou

Responsable du service des collections:

Anne-Marie Garcia

Responsable des expositions:

Mélanie Bouteloup

Responsable du développement des publics:

Armelle Pradalier

Commissaires de l'exposition:

Emmanuelle Brugerolles et Corisande Evesque

Chargée de production: Alice Rivey

Équipe de montage: Rada Boukova,

Stéphanie Lefebvre et France Valliccioni

Régie des collections: Christine Delaunoy

Restauration: Sophie Chavanne

et Florence Delnef

Montage et encadrement: Alison Arnault

Documentation: Flavie Baranyai, Benjamin

Estèves, Corisande Evesque, Alice Garrigues,

Matthias Jullion et Raphaëlle Reynaud

Service photographique: Claire Brossard

et Thierry Ollivier

Responsable des surveillants: Christelle Pasco

Gestionnaire des collections:

Jacqueline Nacitas

Communication

Directrice du service communication,
mécénat et partenariats:

Sophie Boudon Vanhille

Adjointe, responsable du mécénat

et du développement des ressources propres:

Fabienne Grolière

Publication

Directrice des éditions

Pascale Le Thorel

Direction de la collection Carnets d'études

Emmanuelle Brugerolles

Chargée de la diffusion

Isabelle Dupasquier

Administratrice des éditions

France Groubetitch

Conception et réalisation graphique

Agnès Dahan, Pascale Georget

Relecture

François Grandperrin

Photogravure

Fotimprim, Paris

© Beaux-Arts de Paris, 2022 et tous droits réservés.

Illustration de couverture et page 1:

Achille Joyau, *La Qalaa de Baalbek, long côté sud*
(détail), Beaux-Arts de Paris

Quatrième de couverture:

Gaston Redon, *La Qalaa de Baalbek, façade*

postérieure à 1/100 (détail), Beaux-Arts de Paris



Dans la collection Carnets d'études

1. *Paysages dessinés de l'école française du XVIII^e siècle dans la donation Mathias Polakovits*, 2005
2. *L'Inde, marges ; dessins tantriques*, 2005
3. *Quand Moreau signait Chassériau*, 2005
4. *Dessins italiens de la collection Jean Bonna*, 2006
5. Jean-Michel Alberola, *Cartes de visite, vers luisants*, 2006
6. *Dessins de James Pradier dans les collections de l'École nationale supérieure des beaux-arts*, 2006
7. *Di, segn, o ; Dessins de Taddeo et Federico Zuccari dans les collections de l'École nationale supérieure des beaux-arts*, 2007
8. Joël Kermarrec, « *Ardoises, petits papiers &...* », 2007
9. *Une dynastie de peintres : les Parrocel*, 2007
10. *Paul Baudry dessinateur*, 2007
11. Annette Messenger, *Melo-Meli*, 2008
12. *Antoine-François Callet décorateur*, 2008
13. *Le Dessin à Florence au temps de Michel-Ange*, 2009
14. Giuseppe Penone, *Matrice de sève*, 2009
15. *L'Académie mise à nu*, 2009
16. *Le Baroque en Flandres : Rubens, van Dyck, Jordaens*, 2010
- 16 h.s. Joël Kermarrec, *Étalon pré-posthume, Dessins 1957-2007*, 2010
17. François Bouillon, *Septième ciel*, 2010
18. *L'Œil et la plume : caricatures de Charles Garnier*, 2010
19. *Parmesan, Dessins et gravures en clair-obscur*, 2011
20. *Le Dessin en partage*, 2011
21. Vincent Bioulès, *Bioulès-Roma*, 2011
22. *À la source de l'Antique. La collection de Sergei Tchoban*, 2011
23. *Rembrandt et son entourage*, 2012
24. Michel François, *Le Trait commun*, 2012
25. *Jean-Baptiste Carpeaux Dessinateur*, 2012
26. *De Poussin à Fragonard, hommage à Mathias Polakovits*, 2013
27. Philippe Cognée, *Dessins*, 2013
28. Antoine-Louis Barye, « *Le Michel-Ange de la Ménagerie* », 2013
29. *Les Surtouts de table augsbourgeois*, 2013
30. *Le Paysage à Rome*, 2014
31. Bernard Moninot, *Dessin(s)*, 2014
32. *L'Âge d'or du paysage hollandais*, 2014
33. *Le Baroque à Florence*, 2015
34. James Rielly, *Ty Hyll*, 2015
35. *Hôtels particuliers à Paris*, 2015
36. *Portraits dans les collections de l'École des Beaux-Arts*, 2016
37. François Boisrond, *Œuvres sur papier*, 2016
38. *Pompéi à travers le regard des artistes français du XIX^e siècle*, 2016
39. *Ingres et ses élèves*, 2017
40. Gilgian Gelzer, *Contact*, 2017
41. *Architecture de l'avant-garde russe. Dessins de la collection Sergueï Tchoban*, 2017
42. *Dessiner d'après les maîtres*, 2018
43. Richard Deacon, *Études préparatoires / Foundation Studies*, 2018
44. *Bâti sous le Second Empire*, 2018
45. *Léonard de Vinci et la Renaissance italienne*, 2019
46. Jérôme Zonder, *Portraits*, 2019
47. *Poussin, Géricault, Carpeaux... à l'École de l'Antique*, 2019
48. *Le Dessin à Bologne*, 2020
49. Jean Bedez, 2020
50. *Le Dessin romantique. De Géricault à Victor Hugo*, 2021
51. Georges Wolinski, *Humour*, 2021
52. *Dessiner la lettre, écrire le dessin*, 2021,
53. *Le Baroque à Rome*, 2022
54. Eva Jospin, *Dessins pour un jardin*, 2022

Achévé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Stipa, Montreuil
en septembre 2022